

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

Après la Bataille

I

C'était le 6 août 1870. La bataille de Froeschwiller, commencée à sept heures du matin par le bombardement de Warth et de Gunstett, prenait fin vers les cinq heures du soir. Quinze mille hommes hors de combat ; trois de nos généraux blessés à mort ; deux officiers, neuf mille de nos soldats aux mains de l'ennemi, tel était le bilan de la journée. On dit que par endroits le Sauerbach roulait des flets presque entièrement rouges de sang.

Mac-Mahon, dans l'effarement du désastre se repliait précipitamment sur Sarrebourg, puis sur Lunéville, renonçant à défendre les Vosges et laissant la Lorraine ouverte à l'invasion.

Froeschwiller préludait à Sedan.

A l'est d'Eberbach, se trouve un petit hameau de cent cinquante à deux cents habitants. Tous, immobiles, rendus stupides par la longue angoisse qui les poignait depuis l'aurore, se tenaient sur la terre placée à l'entrée du village. Les hommes, dispersés par petits groupes, interrogeaient anxieusement les cimes de Morsbronn et de Lansberg, échangeant à peine quelques paroles proférées à voix basse, comme dans un lieu mortuaire et les entrecoupant de longs silences. Les femmes accroupies sur le revers du talus, cachaient leur tête sous leur tablier, geignant d'une voix dolente enrouée par les larmes.

—Jesus, mon Dieu, bonne Sainte Vierge, ayez pitié de moi, murmurait l'une.

—Ah ! pourtant, mon Dieu, grand saint Joseph, sauvez mon Guillaume !

—J'irai pieds nus jusqu'à votre église d'Elsasshausen... je réciterai le rosaire tous les jours de ma vie.

Un vieux prêtre à cheveux blancs, très pâle, priait aussi, les yeux fermés, devant la croix de pierre placée à l'entrée du carrefour. Mais on remarquait surtout une robuste Alsacienne, belle encore sous ses bandeaux grisonnants, et dont le visage exprimait une affreuse anxiété. Elle s'appelait Anne-Marie Brümel : on la nommait plus communément "la Brümel" ou "la Veuve."

Elle tenait serré contre sa poitrine une jeune fille de dix-huit à vingt ans, plus frêle que ne le sont d'ordinaire les villageoises, et dont le corps était secoué par les sanglots (son frère et son promis se trouvant en ce moment à la bataille).

Depuis le matin, les grondements sourds du canon n'avaient cessé d'ébranler l'horizon, répercutés par tous les échos d'alentours ; et pendant de courtes accalmies, à intervalles réguliers, on entendait les crépitements grêles de la fusillade et le fracas déchirant des mitrailleuses.

Cependant, la canonnade devenait moins intense ; les détonations des chassepots, plus claires, plus précises, allaient se rapprochant.

Des enfants, accoururent leurs sabots à la main, escaladant les murailles et criant d'une voix essoufflée :

—Les voilà ! — Les voilà !

En effet, sur la crête de la montagne, au milieu d'un épais brouillard ensanglanté par les feux du crépuscule, d'abord confuses, puis plus distinctes, des silhouettes d'hommes armés apparurent ; et pêle-mêle, dans le tumulte d'un troupeau dispersé, elle dévalèrent, à chaque instant plus nombreuses, les pentes de la montagne, franchissant les halliers, se dispersant dans les prairies avec des gestes éperdus...

Dans cette foule confuse et mouvante comme un flot d'équinoxe, les rayons obliques du couchant accrochaient des reflets d'or aux casques, aux plaques des ceinturons, à l'acier des baïonnettes.

Quelques habitants rentrèrent chez eux pour se barricader.

—Ils sont battus, dit un vieillard.

Les autres haussèrent les épaules avec des malédictions.

Maintenant on pouvait les voir plus distinctement. Ils fuyaient en pleine déroute, fantassins, cuirassiers, artilleurs, lanciers, zouaves et turcos entièrement confondus, sanglants, couverts de fange pour s'être allongés dans les terrains humides, le dos courbé, la tête basse, traînant la jambe, les uns sans armes, les autres appuyés sur leurs fusils pour s'aider dans leur marche, tous ayant sur le visage comme un reflet d'épouvante et courant, mornes, sans dire un mot, sinon des plaintes, des blasphèmes et des malédictions.

Un sergent, la tête enveloppée dans un mouchoir, essayait du revers de sa manche les gouttes de sang qui coulaient sur sa joue basanée ; un jeune soldat roula évanoui sur les bords du fossé ; d'autres haletaient péniblement, appuyés contre les murs.

La lugubre cohue s'engouffra dans le village avec de confuses rumeurs faites de gémissements et de cris de colère. Ces épaves humaines couvraient tout le versant de la montagne, d'autres encore—interminablement—débouchaient sur les hauteurs.

Un commandant du 12^e chasseurs arriva en sens inverse, sur un cheval couvert d'écume.

—Savez-vous où se trouve le général Ducrot ? demanda-t-il.

Il répéta deux fois sa question, ne reçut point de réponse, et tourna bride en jurant.

Des officiers d'ordonnance poussant leurs chevaux à fond de train, se dirigeaient vers Saverne avec la rapidité d'une flèche.

Enfin, faisant contraste, deux compagnies du 30^e de ligne, marchant au pas accéléré dans l'ordre réglementaire, s'avancèrent par la route communale.

En les voyant, la Brümel qui regardait anxieusement dans la foule se pencha encore plus avant.

Un jeune soldat tout ensanglanté sortit des rangs.

Elle poussa un grand cri et se jeta sur lui !

—Pierre ! Qu'as-tu fait de mon Pierre, demanda-t-elle.

—Il est tombé près de la ferme des Schkolbach... Je n'ai rien pu faire... mais il doit vivre encore.

Et il roula évanoui.

Elle ne versa pas une larme ; mais, soulevant dans ses bras robustes le jeune soldat :